

moi-même, vous revoyant, et prévenu cependant, je ne pourrais qu'admirer votre transformation et vous faire mes compliments.

— Ainsi, je pourrais vivre dans votre grotte et me donner comme la fille d'un des vôtres.

— Comme celle de Cascarillo. C'est mon plus fidèle.

Puis avec intérêt :

— Vous comptez sans doute que l'isolement, des marques de pitié, une surprise, vous livreront ce jeune homme et qu'il vous aimera.

— Oui ! avoua-t-elle. C'est lâche... mais je l'aime !

— Evviva la donna ! s'écria le Fulminante. Il n'y a qu'elle pour savoir aimer. Je vous admire, signora.

— Est-ce sincère ?

— Oh ! je parle net ! A tout dire, je regrette d'être ainsi fait que je ne puis éprouver de pareilles passions ; on doit en ressentir des joies infinies et de moruels chagrins, ce qui fait que l'on vit plus que d'autres.

— Vous acceptez donc ma requête ?

— Oui, si vous prenez l'engagement d'honneur de me donner l'aide des Bohémiens d'Italie.

— Je vous le jure.

Le Fulminante parut enchanté ; elle lui tendit la main pour sceller le pacte ; il baisa les doigts gantés de la baronne.

— Quand j'aurai pris cet Armand ! dit-il, je vous serai conduire auprès de lui. D'ici là, je vais tout préparer pour que Cascarillo parle beaucoup de sa fille, et manifeste le désir de l'avoir près de lui.

— En sorte que l'on ne s'étonnera pas de ma venue. Je vous remercie, monsieur.

— Signora, je suis votre obligé. Depuis longtemps je me demandais où je trouverais le personnel considérable d'affidés dont j'ai besoin pour mener à bien une grande affaire, la plus grande qu'ait tenté un chef de bandes.

— Entre nous, monsieur, c'est maintenant et toujours, je suis loyale et je vous serai fidèle alliée.

— Vous aurez en moi le plus dévoué de vos serviteurs ! dit le Fulminante. A bientôt, signora.

Ils se séparèrent, et la jeune femme redescendit vers la plaine avec Jallisch et ses guides.

XIII

CONFIDENCES

Lorsque la baronne fut hors de portée de la voix, le Fulminante dit à son lieutenant :

— Tu viens de voir une souveraine plus puissante que la reine d'Italie. Elle a dans sa main tous les Bohémiens de France, elle est au-dessus des lois : de plus, elle tient son pouvoir de l'élection.

— Et que veut-elle ?

— L'amour.

— Tu disais qu'elle ne venait pas pour cela.

— Il ne s'agit pas de moi, mais du fiancé de Fernande. Puis de l'air le plus bizarre :

— Croiras-tu qu'elle supposait que ce pauvre Madejo était le Fulminante ?

— Alors son ami Carlo aurait été moi, ton lieutenant ! fit le bandit.

Et il rit.

— Tu l'as détrompée ! fit-il.

— Oui ! dit le Fulminante.

— Elle n'en croit plus un mot.

— Oh ! elle a des preuves.

— Te serais-tu démasqué.

— Mais oui.

Ils se mirent tous deux à rire.

— Ce qu'il y a de joli, dit le Fulminante, c'est qu'elle va se grimer.

— Vraiment oui.

— Se faire aimer d'Armand sous un autre nom, sous une autre figure.

— Et cet Armand est le fiancé de Fernande.

— Par le diable ! voilà du nouveau.

— Tu comprends que j'ai laissé tout dire et provoqué les confidences. De moi, elle ne sait rien. C'est une femme forte, mais la passion lui enlève ses moyens.

Et ils rirent longtemps, causant ainsi, et celui qui eût entendu le Fulminante, eût frémi pour Armand.

Dans la plaine, courant vers la ville au trot de leurs chevaux, la baronne et Jallisch échangeaient leurs observations.

— Est-ce le Fulminante ? demandait Jallisch.

— C'est lui ! répondit la comtesse. J'ai vu son visage. Nous nous étions trompés ; le sculpteur n'est que son ami, j'en suis certaine.

— Enlèvera-t-il le jeune homme ?

— C'était son projet.

— Tu ne peux plus tuer la fille !

— Pourquoi donc ne la tuerais-tu pas ?

— A cause du Fulminante.

— Mais pour lui, comme pour tout le monde, elle mourra d'anémie. Le chevalier Wadi n'est-il pas là ?

— Jouons serré ! dit Jallisch.

Et ils entrèrent dans un bourg où un hôtelier attendait leur retour.

Revenons au Fulminante.

— Cher, dit-il à son lieutenant, je retourne à la grotte.

— Pourquoi ?

— Un oubli...

— Tu vas retourner à Naples et tu veilleras sur les amours de Madejo.

— Que dire à propos de M. Lenoël ? Que faudra-t-il écrire, en ton nom, à la famille de ce brave homme ?

Le Fulminante parut frappé d'une idée subite, et il dit à son lieutenant :

— J'avais besoin d'un prétexte, le voici ! Tu écriras que je me décide à garder mon prisonnier, parce que c'est un homme de la plus grande importance, voyageant incognito ; que je l'ai appris et que je ne le rendrai que contre six millions. Que je sais que le neveu est aussi une Excellence de haute volée et que je ne lui conseille pas de se faire prendre, parce que j'exigerais six autres millions pour sa rançon. Tu ajouteras que si dans deux mois la rançon n'est pas payée, le supplice de la torture commencera.

— Bien ! dit le lieutenant.

Et tous deux prirent des directions différentes.

XIV

COUP DE TÊTE

Trois jours s'étaient écoulés, Armand avait reçu de M. Lenoël une lettre, et du Fulminante une autre, les deux lettres l'avaient mis au désespoir.

Il eût voulu consulter Madejo ou Carlo ; mais ni l'un ni l'autre ne se trouvaient là ; ils étaient partis tous deux pour une petite excursion ; mais une demi-heure à peine s'était écoulée depuis que les lettres étaient arrivées lorsque Carlo arriva seul.

Armand l'apprit et courut à sa chambre.

— Comme vous avez l'air bouleversé ! s'écria le paysagiste. Je suis effrayé de vous voir ainsi.

Armand, si calme quand il ne s'agissait que de lui, était épouvanté.

— Cher ami, dit-il à Carlo, voici deux lettres ; lisez-les.

Le paysagiste lut et secoua la tête :

— Mauvaise affaire ! murmura-t-il.

Puis tout à coup :

— Bien réellement n'est-ce pas ? demanda-t-il avec un peu de défiance.

— Je vous jure que non ! s'écria Armand. Si